

Jean-Pierre Poussou
& Isabelle Robin-Romero (dir.)

Histoire des familles de la démographie et des comportements

en hommage à Jean-Pierre Bardet

Préface de Pierre Chaunu, membre de l'Institut

ISBN : 979-10-231-2590-0



PUPS

Articles en versions numériques (PDF) :

Jean-Pierre Poussou & Isabelle Robin-Romero (dir.) · Histoire des familles, de la démographie et des comportements. En hommage à Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2579-5	II Vincent Gourdon · La mobilisation symbolique de la parenté à travers le témoignage au mariage civil : Samoisi-sur-Seine (Seine-et-Marne) au XIX ^e siècle	979-10-231-2613-6
Pierre Chauau · Pour Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2580-1	II Cyril Grange · La photo de l'éclipse de 1912 – Itinéraires croisés de trois familles de la bourgeoisie juive parisienne : les Hadamard, les Bruhl et les Zadoc-Kahn	979-10-231-2614-3
Christian Philip · Jean-Pierre Bardet et l'administration de l'enseignement supérieur et de la recherche	979-10-231-2581-8	II Maurice Gresset · L'hérédité dans les familles parlementaires comtoises, XVI ^e -XVII ^e siècles et les baux à custodinos, XVIII ^e siècle	979-10-231-2615-0
Jean-Pierre Poussou · Notre collègue et ami : Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2582-5	II Muriel Jeorger · L'école de l'Hôpital des Enfants malades sous la Monarchie de Juillet	979-10-231-2616-7
Fabrice Boudjaaba & Marion Trevisi · Jean-Pierre Bardet, directeur de thèse	979-10-231-2583-2	II Christiane Klapisch-Zuber · Écritures privées et démographie chez les marchands et notaires de Florence et Bologne, XV ^e siècle	979-10-231-2617-4
Cyril Grange & Jacques Renard · Les enquêtes de démographie historique de Jean-Pierre Bardet	979-10-231-2584-9	II Jean-Marc Moriceau · Les enfants dévorés par les loups dans la France moderne (1590-1820)	979-10-231-2618-1
Jean-Pierre Bardet, Curriculum Vitæ	979-10-231-2585-6	II Alfred Perrenoud · « Tous parents ou presque », endogamie, parenté et alliances dans un village alpin : Sarreyer	979-10-231-2619-8
I Gérard Béaur · Trop de stratégie ? Transmission, démographie et migration dans la Normandie rurale du début du XIX ^e siècle (Bayeux, Domfront, Douvres, Livarot)	979-10-231-2586-3	II Jean-Pierre Poussou · L'histoire méconnue d'un couple royal : Louis XVI et Marie-Antoinette	979-10-231-2620-4
I Alain Bideau, Guy Brunet · Les jumeaux : étude historique et démographique à partir d'un exemple régional (XVII ^e -XIX ^e siècles)	979-10-231-2587-0	II Katia de Queiros Mattoso · Familles et systèmes de parenté à Salvador de Bahia (Brésil) au XIX ^e siècle	979-10-231-2621-1
I Dominique Bourel · Johann Peter Süssmilch et la naissance de la démographie en Prusse	979-10-231-2588-7	II Isabelle Robin-Romero, Marion Trevisi · L'assistance aux enfants à Paris, XVI ^e -XVIII ^e siècles	979-10-231-2622-8
I Philippe Cibois · Le nouvel avenir d'un ancien : le graphique triangulaire	979-10-231-2589-4	II Catherine Rollet · Le journal d'un père pendant la Première Guerre mondiale	979-10-231-2623-5
I Pierre Darmon · La catastrophe démographique algérienne de 1866-1868	979-10-231-2590-0	II Alain Tallon · « Père et mère honoreras » : quelques commentaires catholiques du quatrième commandement au XVI ^e siècle	979-10-231-2624-2
I Jean-Pierre Gutton · Matrones, chirurgiens et sages-femmes dans la généralité de Lyon (XVII ^e -XVIII ^e siècle)	979-10-231-2591-7	II Agnès Walch · Ego-documents et réseaux familiaux : l'exemple de la famille Ricard sous le règne de Louis XV	979-10-231-2625-9
I Steve Hackel · Effondrement d'une communauté et reconstitution des familles : l'étude de la mortalité et la fécondité des Indiens de Californie durant la période coloniale	979-10-231-2592-4	III Philip Benedict · Deux regards catholiques sur les premières guerres de religion à Rouen	979-10-231-2626-6
I Césary Kulko · La Famille en Pologne aux XVI ^e -XVIII ^e siècles : Essai de caractérisation des structures démographiques et sociales	979-10-231-2593-1	III Jacques Bottin · Apprendre au large et entre soi : la formation des négociants rouennais autour de 1600	979-10-231-2627-3
I Hervé Le Bras · Morphologie des migrations	979-10-231-2594-8	III Fabrice Boudjaaba · La fieffe normande : cycle de vie et usages d'une spécificité du droit coutumier de la propriété à la fin de l'Ancien Régime	979-10-231-2628-0
I Simon Mercieca · Introduction à la Démographie Historique maltaise : Une vue générale des sources et des documents conservés dans les archives	979-10-231-2595-5	III Denis Crouzet · La question du millénarisme et « l'esprit du capitalisme »	979-10-231-2629-7
I Michel Oris, Olivier Perroux · Les catholiques dans la Rome calviniste. Contribution à l'histoire démographique de Genève (1816-1843)	979-10-231-2596-2	III Anne Fillon · La parole au village ou les apports imprévus d'un manuscrit	979-10-231-2630-3
I Daniel Paul · Mortalité et structure familiale chez les métayers bourbonnais	979-10-231-2597-9	III Alain Gérard · Le philanthrope, la Vendée et la Révolution : Jean-Gabriel Gallot (1744-1794)	979-10-231-2631-0
I Jacques Renard · Approches techniques de la mesure des flux matrimoniaux	979-10-231-2598-6	III Pierre Gouhier · Les « sépultures » des Valois et des Bourbons	979-10-231-2632-7
I David Robichaux · Démographie historique des Indiens du Mexique : défis et promesses de la méthode de reconstitution de familles	979-10-231-2599-3	III Jean-Pierre Kintz · La création du premier hebdomadaire – 1605	979-10-231-2633-4
I Marc Venard · Les délais de baptême dans une paroisse de l'Uzège, au milieu du XVI ^e siècle	979-10-231-2600-6	III François Lebrun · Éducation de prince sous Louis XIV : le Grand dauphin	979-10-231-2634-1
II Scarlett Beauvalet · Les enfants de Port-Royal : le destin des enfants nés et abandonnés à la Maternité de Paris dans la première moitié du XIX ^e siècle	979-10-231-2601-3	III Jean-Paul Le Flem · L'Espagne, les Espagnols et la Bretagne au XVI ^e siècle	979-10-231-2635-8
II Lucien Bély · Une famille comme les autres ? Louis XIV et les siens	979-10-231-2602-0	III Francine-Dominique Liechtenhan · Le servage, talon d'Achille de l'autocratie russe ? Un sujet à controverser dans les années 1740 à 1760	979-10-231-2636-5
II Yves-Marie Bercé · Réflexions historiques sur les enfants sauvages	979-10-231-2603-7	III Michel Nassiet · Parenté et mentalités d'après les sources criminelles	979-10-231-2637-2
II Alain Blum, Irina Troitskaia, Alexandre Avdeev · Prénommer en Russie orthodoxe – une pratique particulière	979-10-231-2604-4	III Claude Quélet · Une chasse aux faux-sorciers à la fin du règne de Louis XIV	979-10-231-2638-9
II Patrice Bourdelais, Michel Demoner · Familles monoparentales et recomposées : veuvage et remariage au Creusot (1836-1866)	979-10-231-2605-1	III François-Joseph Ruggiu · L'identité bourgeoise en milieu urbain à travers les demandes d'exemptions de la garde à Amiens au XVIII ^e siècle	979-10-231-2639-6
II Serge Chassagne · Une famille de maîtres de forges catholiques de la région lyonnaise : les Prénat (XIX ^e -XX ^e siècle)	979-10-231-2606-8	III David Troyansky · La famille, la retraite et la magistrature française post-révolutionnaire	979-10-231-2640-2
II François Crouzet · La vie familiale des premiers industriels britanniques	979-10-231-2607-5	III Denise Turrel · La naissance de la « rude coutume » du bonnet vert à la fin du XVI ^e siècle	979-10-231-2641-9
II Gérard Dellile · Les filles uniques héritières	979-10-231-2608-2	III Andrzej Wyczański · Le marché des exploitations agricoles ou la mécanique socio-démographique à la campagne aux XVI ^e et XVII ^e siècles : le cas polonais	979-10-231-2642-6
II Dominique Dinet · Familles nombreuses et engagement religieux (XVII ^e -XVIII ^e siècles)	979-10-231-2609-9	III Anne Zink · La valeur du travail sous l'Ancien Régime : Coutumes et pratique	979-10-231-2643-3
II Olivier Faron · Hygiène, santé, mortalité dans les chantiers de jeunesse de la Seconde Guerre mondiale	979-10-231-2610-5	III André Zysberg · Un audit rétrospectif : l'analyse du budget des galères de France entre 1669 et 1716	979-10-231-2644-0
II Antoinette Fauve-Chamoux · Comment, en Europe, transmettre les biens de famille aux enfants ?	979-10-231-2611-2		
II Jean-Marie Gouesse · 1938. L'inceste et la guerre. Mariage entre alliés dans la ligne directe	979-10-231-2612-9		

HISTOIRE DES FAMILLES



CENTRE ROLAND MOUSNIER

collection dirigée par Jean-Pierre Poussou et Jean-Pierre Bardet

DERNIÈRES PARUTIONS

- Ville et violence dans la Grande-Bretagne victorienne (1840-1914)*
Philippe Chassaing
- Le livre maritime au siècle des Lumières. Édition et diffusion des connaissances maritimes (1750-1850)*
Annie Charon, Thierry Claerr & François Moureau (dir.)
Des Français outre-mer
Maria Romo-Navarrete & Sarah Mohamed-Gaillard (dir.)
Ruptures de la fin du XVIII^e siècle. Les villes dans un contexte général de révoltes et révolutions
Jean-Pierre Poussou & Michel Vergé-Franceschi (dir.)
Commerce et prospérité. La France au XVIII^e siècle
Guillaume Daudin
Monarchies, noblesses et diplomaties européennes
Mélanges en l'honneur de Jean-François Labourdette,
Jean-Pierre Poussou, Roger Bauray & M.-Ch. Vignal-Souleyreau (dir.)
Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé
Jean-Pierre Bardet & François-Joseph Ruggiu (dir.)
- La Société de construction des Batignolles. Des origines à la Première Guerre mondiale (1846-1914)*
Rang-Ri Park-Barjot
- Transferts de technologies en Méditerranée*
Michèle Merger (dir.)
Industrie et politique en Europe occidentale et aux États-Unis (XIX^e et XX^e siècles)
O. Dard, D. Musiedlak, É. Anceau, J. Garrigues, D. Barjot (dir.)
Maisons parisiennes des Lumières
Youri Carbonnier
Les Idées passent-elles la Manche Savoirs, représentations, pratiques (France-Angleterre, X^e-XX^e siècles)
Jean-Philippe Genet & François-Joseph Ruggiu (dir.)
Les Sociétés urbaines au XVII^e siècle Angleterre, France, Espagne
Jean-Pierre Poussou (dir.)
Noms et destins des Sans Famille
Jean-Pierre Bardet & Guy Brunet (dir.)
Les orphelins de Paris
Enfants et assistance aux XVI-XVIII^e siècles
Isabelle Robin-Romero
L'individu et la famille dans les sociétés urbaines anglaise et française (1720-1780)
François-Joseph Ruggiu

Jean-Pierre Poussou & Isabelle Robin-Romero (dir.)

Histoire des familles, de la démographie et des comportements

en hommage à Jean-Pierre Bardet

Préface de Pierre Chaunu, de l'Institut



Cet ouvrage est publié avec le concours
du Centre Roland Mousnier, de l'École Doctorale
d'Histoire moderne et contemporaine et du Conseil Scientifique
de l'Université Paris-Sorbonne

Les Mélanges offerts à Jean-Pierre Bardet ont été rassemblés
et mis au point par l'équipe suivante d'amis et d'élèves :

Jean-Pierre Poussou, Isabelle Robin-Romero, Cyril Grange,
Olivier Faron, Scarlett Beauvalet, Jacques Renard, Fabrice Boudjabaa,
Marion Trevisi, Thierry Claeys, Philippe Evanno.

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de l'édition papier : 978-2-84050-523-5.
Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre-64990)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren
© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007

Adaptation numérique : Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)
© Sorbonne Université Presses, 2022

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

PREMIÈRE PARTIE

Démographie
et démographie historique

UNE CRISE DÉMOGRAPHIQUE EN ALGÉRIE AU XIX^e SIÈCLE

Pierre Darmon

Directeur de recherche au CNRS (Centre Roland-Mousnier)

« C'était au mois d'avril [1866], la végétation était dans toute sa splendeur, les blés, déjà hauts, commençaient à ondoyer, les béchenas, sortis de terre, formaient d'immenses tapis de verdure ; les légumes promettaient au maraîcher une abondante récolte, les vignes montraient leurs grappes de raisin le long des sarments déjà longs ; les arbres couverts de fleurs exhalaient au loin une odeur de benjoin...¹ ». Lorsque le colon Villacrose, dont la ferme se trouve près de Dellys (Constantinois) écrit ces lignes bucoliques dans ses *Mémoires*, il évoque une période où l'on était encore loin d'imaginer la catastrophe qui se profilait à l'horizon. Entre 1866 et 1868, ce pays, dont la population s'élevait à 2 900 000 habitants, allait en perdre de 500 000 à 1 000 000. Peut-on imaginer que douze à vingt millions de Français soient aujourd'hui condamnés à mourir dans les trois ans à venir ? Hécatombe treize fois supérieure à celle de la Première Guerre mondiale en France, vingt-cinq fois plus meurtrière que celle de la Seconde Guerre ! À l'origine du désastre, un chapelet de plaies : sécheresse, sauterelles, récoltes inexistantes ou détruites, tremblement de terre, famine, maladies.

LES PRÉMICES DE LA TRAGÉDIE

Depuis plusieurs mois, pourtant, des signes précurseurs semblaient annoncer la catastrophe. En 1863, à l'automne, les forêts domaniales et les exploitations de chêne-liège du Constantinois sont ravagées par un gigantesque incendie. En mai 1864, les premières nuées de sauterelles font leur apparition, portées par un sirocco persistant. En 1865, toutes les forêts du littoral flambent, de la Tunisie au Maroc. Des troubles politiques aggravent la conjoncture : insurrection de l'aristocratie religieuse des Ouled-Sidi-Cheikh et des Flitta, trahison du goum de Harar, destruction de la colonne commandée par le lieutenant-colonel Beauprêtre,

¹ A. Villacrose, *Vingt ans en Algérie ou Tribulations d'un colon racontées par lui-même*, Paris, 1875, p. 250.

soulèvement des Babour. Razzias, répression, destructions, réquisitions d'hommes et de bétail fragilisent un terrain déjà exposé aux calamités naturelles.

Dès 1865, la sécheresse est extrême. En certains points, les grains ne peuvent même pas germer. Durant le premier semestre de 1866, les gouverneurs de province, qui n'ont pas encore pris conscience de la gravité du problème, n'en signalent pas moins, dans leurs *Rapports périodiques*, une situation critique en maints endroits : « Partout règne une sécheresse prolongée... », « Les labours s'effectuent dans des conditions précaires en raison de la sécheresse. Presque partout les semences font défaut² ». « Par suite de la sécheresse, l'ensemencement n'a eu lieu qu'à une période bien avancée ». « Nombre d'arbres ont séché sur place tandis que d'autres, qui ne végétaient que faiblement, ont été arrachés ». Lorsque la récolte peut avoir lieu, les rendements en céréales n'atteignent que la moitié des rendements ordinaires³.

84

La catastrophe aurait pu être évitée si l'ennemi suprême de l'agriculteur algérien, la sauterelle, n'était entré en lice pour transformer une disette certaine en famine calamiteuse.

L'INVASION DE CRIQUETS

Venues de régions subdésertiques encore inconnues et poussées par le Simoun, les premières nuées de sauterelles envahissent l'Algérie jusqu'au littoral en avril 1866. On ne les avait pas vues dans la région d'Alger depuis une vingtaine d'années. Le 13 avril 1866, les acridiens fondent sur le Boghar, franchissent les cimes de l'Atlas le 19 et s'abattent sur la plaine de la Mitidja qui en reste infestée jusqu'au 27. Partout ailleurs, ports, jardins, vergers sont envahis. Sur les routes, elles forment une couche si épaisse que les roues patinent. Mais les dégâts qu'elles causent sont superficiels, et, si elles se contentent de passer, les agriculteurs en sont quittes pour la frayeur. Lorsqu'elles font une pause prolongée, leur séjour sonne au contraire comme un arrêt de mort. Non pas en raison de leur appétit, qui n'est pas démesuré, mais parce qu'elles pondent. Or, les milliards de criquets qui jailliront de terre sont, eux, d'une insatiable voracité.

Vers la fin du mois de mai, la terre algérienne est donc livrée à un étrange phénomène. Sur les flancs des coteaux, à l'ombre des lentisques et des palmiers nains, elle fait l'objet d'une fermentation fantastique. Transformé en fourmilière géante, le sol s'effrite, comme labouré par des milliards de vers. Du sud au nord, cette éclosion se propage comme une traînée de poudre, semant la terreur. Puis,

2 Rapports périodiques au Gouverneur Général Maréchal de Mac Mahon sur la province d'Oran, 1866-1868, AOM (Archives de la France d'outre-mer, Aix-en-Provence), 1 H 25.

3 Enquêtes agricoles, 1863-1866 : AOM, 1 H 4.

on voit germer un foisonnement de corpuscules blanchâtres semblables à des grains de riz. Ce sont les larves qui, quatre à cinq jours plus tard, deviennent criquets. Ces derniers, encore appelés « criquets pèlerins », se mettent en route, sautillant les uns par-dessus les autres, sur un front de plusieurs kilomètres, s'écoulant en nappes visqueuses, épousant les sinuosités du sol et rongéant tout au passage comme de vastes coulées de vitriol. « Lors de l'invasion de 1866, écrit Villacrose, j'ai vu les phalanges de criquets s'avancer sur un front de huit kilomètres. Les premières traversaient la rivière Sebaou tandis que la queue de la colonne était encore à l'Isser, à dix kilomètres en arrière⁴ ». Quarante jours après l'éclosion, leurs ailes ont poussé et ils s'accouplent avant de prendre leur envol et de devenir sauterelles. C'est alors qu'ils sont les plus voraces et que rien ne résiste à leurs mandibules. À la terreur inspirée par leur pouvoir de destruction s'ajoute la peur du nombre. Les quotidiens fournissent d'ahurissantes précisions :

« On a calculé que chaque grappe déposée par les sauterelles contient environ 80 œufs en moyenne. Il faut 1 300 à 1 400 grappes pour faire un kilo, ce qui donne pour ce poids 112 000 œufs de criquets (*le Messager algérien* du 6 juin 1866) ».

« M. Jourdan a calculé qu'il faut un million de jeunes sauterelles pour obtenir le poids de 100 kilos (*le Moniteur de l'Algérie* du 8 juin 1866) ».

« Dans l'arrondissement de Blida, les jeunes sauterelles sont tellement nombreuses que l'on en détruit en moyenne 50 à 60 quintaux par jour (*Courrier de Tlemcen*, juin 1866) ».

Un vol de criquets laisse un souvenir inaltérable. En 1866, Alphonse Daudet séjournait dans une ferme du Sahel lorsqu'il fut le témoin de saturnales qu'il décrit dans l'une des *Lettres de mon moulin* :

« Les criquets! les criquets! Mon hôte devint tout pâle comme un homme à qui on annonce un désastre, et nous sortîmes précipitamment. [...] Dans le ciel vibrant de chaleur, je ne voyais rien qu'un nuage venant à l'horizon, cuivré, compact, comme un nuage de grêle, avec le bruit d'un vent d'orage dans les mille rameaux d'une forêt. C'étaient les sauterelles [criquets]. Soutenues entre elles par leurs ailes sèches étendues, elles volaient en masse, et malgré nos cris, nos efforts, le nuage s'avancait toujours, projetant dans la plaine une ombre immense. Bientôt il arriva au-dessus de nos têtes; sur les bords on vit pendant une seconde un effrangement, une déchirure. Comme les premiers grains d'une giboulée, quelques-unes se détachèrent, distinctes, roussâtres; ensuite toute la nuée creva, et cette grêle d'insectes tomba drue et bruyante. À perte de vue les champs étaient couverts de criquets, de criquets énormes, gros comme le doigt⁵.

4 Villacrose, *Vingt ans en Algérie...*, p. 252.

5 Alphonse Daudet, *Lettres de mon moulin*, Paris, 1887, p. 271-280.

La suite est dantesque : « Plus une fleur, note Daudet, plus un brin d'herbe, tout était noir, rongé, calciné. Les bananiers, les abricotiers, les pêchers, les mandariniers se reconnaissaient seulement à l'allure de leurs branches dépouillées ». Une même impression se dégage de la prose du colon Villacrose : « En un clin d'œil le ciel en est obscurci ; les bataillons se succèdent à l'infini ; des milliards de milliards de *djerad* (sauterelles) recouvrent le sol. Blés, béchenas, vergers, potagers, prairies, tout devient jaune foncé. On entend un bruit étrange, on dirait le crépitement d'un incendie, ce sont les mandibules des locustes ». Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, les légumes disparaissent, les carrés de carottes, de salades, de choux, de navets, tout à l'heure verdoyants, sont comme lessivés. Des vignes ne restent que les souches. Feuilles et sarments ont sombré dans le déluge. En l'espace de deux heures, la désolation a succédé à la vie⁶. Ces hordes volantes « ne respectent rien, pas même les aloès et les figuiers de Barbarie. Toute notre récolte est perdue », se désole le *Moniteur de l'Algérie*.

Aussi l'attente de cette peste ailée est-elle vécue dans un climat d'indicible anxiété. Le correspondant en Kabylie du journal *Akhbar* rapporte : « Depuis onze heures l'invasion des sauterelles est signalée à Sétif et menace la bonne récolte sur laquelle nous fondions nos espoirs. La crainte nous tient dans des trances mortelles. Avant-hier, elles ont ravagé complètement une bonne partie de la Kabylie. Pendant que je vous écris ces quelques lignes, plusieurs Kabyles m'entourent et me racontent, les larmes aux yeux, les ravages dont ils ont été victimes (11 mai 1866). » Des sources d'archives se dégage un même parfum de désespérance. Les colons crient à la ruine.

Dans la région d'Ain-Temouchent (Oran), « la vigne et le coton ont énormément souffert. Sur 50 hectares de coton, trois ont échappé à la destruction. Pour plusieurs colons, c'est sinon la ruine, au moins une grande gêne pour toute l'année (rapport du 29 juin 1866) »⁷.

À Saint-Cloud (province d'Oran) « L'aspect des vignes était magnifique mais elles ont été anéanties par les sauterelles. Le bois des vignes a été décortiqué et plusieurs vigneronns craignent pour la vie des ceps, ce qui consacrerait leur ruine. »

À Oued el Hammam (prés de Mascara), « le coton a été replanté quatre fois et, chaque fois, il a été dévoré par les sauterelles ou les criquets. Les pommes de terre ne rendront pas la semence. On va essayer une nouvelle récolte »⁸.

6 A. Villacrose, *Vingt ans en Algérie...*, p. 251.

7 AOM, 1 H 4, « Enquêtes agricoles, 1863-1866 ».

8 *Ibid.*

La destruction des récoltes de céréales est beaucoup plus dramatique car elle touche non pas les colons dans leur prospérité mais les indigènes dans leur survie. À quoi s'ajoute un cortège de nuisances insidieuses. Alphonse Daudet a décrit avec éloquence l'atmosphère de désolation qui règne dans les intérieurs qui viennent d'essuyer le passage des odieux volatils. Rideaux et lingeries ont été dévorés. Des cadavres de locustes écrasés se dégagent des effluves putrides. « Et toujours cette odeur épouvantable. À dîner, il fallut se passer d'eau. Les citernes, les bassins, les puits, les viviers, tout était infecté. Le soir, dans ma chambre, où l'on en avait pourtant tué des quantités, j'entendis encore des grouillements sous les meubles, et ce craquement d'élytres semblable au pétilllement des gousses qui éclatent à la grande chaleur ».

Dans les mois qui suivent, les puits, l'eau des mares et des abreuvoirs sont infectés et les troupeaux s'en écartent avec dégoût. L'herbe devient elle-même un objet de répulsion. Deux ans durant, l'olivier, le figuier, la vigne et tous les arbres fruitiers ne produiront plus.

Aussi ne recule-t-on devant rien pour écarter le nuage empoisonné. Le combat commence dans le tintamarre. Ustensiles de métal, trompes de pâturages, conques marines, cors de chasse et jusqu'aux you-you des mauresques sont mis à contribution. Une fois à terre, les criquets sont accueillis à coups de pelle et de pioches. L'armée, lorsqu'elle s'en mêle, use selon Daudet de procédés plus expéditifs : « Deux compagnies de turcos, clairons en tête, arrivèrent au secours des malheureux colons et la tuerie changea d'aspect. Au lieu d'écraser les sauterelles, les soldats les flambaient en répandant de longues tracées de poudre ». Lorsque la fraîcheur du soir plaque les insectes au sol, on les pousse vers des tas de broussailles qu'on enflamme ou dans des trous qu'on recouvre de terre et de chaux. Une prime de cinq francs récompense même chaque quintal de criquets détruit. La méthode préventive est d'une certaine efficacité. Il s'agit de débusquer les œufs de sauterelles à dix centimètres de profondeur. Des corvées réunissant Arabes, Européens, soldats, femmes et enfants sont organisées. À Philippeville, où la municipalité a voté un crédit de 5 000 francs, 1 500 kilos d'œufs sont ainsi ramassés à la mi-juin (*L'Africain* du 22 juin 1866). Mais ces parades restent insuffisantes d'autant que la sécheresse va persister, sinon s'aggraver, en 1867.

Dès le mois de juin 1866, les gouverneurs signalent un renchérissement du prix des grains. Dans la province d'Oran, le quintal d'orge coûte 20 francs, celui de blé plus de 30 francs, soit une augmentation de plus de 100 %. Pour l'instant, il ne s'agit que d'une disette à laquelle on pourra suppléer par des produits de substitution. Mais les espoirs s'évanouissent un à un. Les indigènes de Tlemcen comptaient sur la vente des produits de leurs

nombreux jardins. Or, en quelques heures, les criquets ont tout saccagé. Les Hachem de Mascara avaient reporté leurs espoirs sur le bétail, mais une épizootie l'anéantit⁹.

L'avenir est d'autant plus sombre que la cherté des grains limite les superficies emblavées. « Dans la plupart des cercles », remarque le gouverneur militaire de la province d'Oran en octobre 1866, « la misère s'accroît et, avec elle, le nombre des vols. Cette situation ne peut qu'empirer avec la mauvaise saison ».

Dans le détail, rien n'est pas aussi simple. Certaines régions semblent miraculeusement épargnées (Misserghin, Tiaret) et, de temps à autre, des flambées d'espérance secouent les indigènes. Dans un rapport du 30 septembre 1866, le gouverneur de la province d'Oran signale : « Les adjudications ont eu lieu pour l'achat des grains de semences qui doivent être prêtés aux indigènes. Les pluies précoces que nous avons eues semblent être de bon augure pour la campagne prochaine. On espère des temps meilleurs »¹⁰.

88

Dans tous les cas il faut déchanter. 1867 débute sous de très mauvais auspices. Insensiblement, la disette se transforme en famine. Sur des êtres laminés par la faim, le tremblement de terre du 2 janvier, le choléra et le typhus vont promener leur faux avec délectation. Dans la mémoire collective des Arabes, cette année restera comme « l'année de la mort ».

TREMBLEMENT DE TERRE ET CHOLÉRA

En juin 1867, le gouverneur de la province d'Oran signale au gouverneur général : « Dans la subdivision de Mostaganem, les pertes sont évaluées à 1 640 000 francs en 1866. Or, la quantité de pluie tombée durant le premier semestre de 1867 ne peut évidemment pas donner de bons résultats »¹¹. Le même constat s'étend à toute l'Algérie. Le grand beau temps a pris possession des lieux, ponctué ça ou là d'épisodes pluvieux qui soulèvent de vains espoirs, et de bouffées de sirocco qui achèvent de dessécher ce qui peut l'être encore. Au fil des jours, la faim se fait plus cruelle. Sur ce terrain calamiteux se greffent deux catastrophes : le tremblement de terre du 2 janvier 1867, et le choléra de l'été suivant.

Le 2 janvier, la terre tremble dans une partie de la Mitidja. Les villages de Mouaïaville, Bou-Roumi, el-Afroun et la Chiffa sont détruits, et une partie de leurs habitants engloutis. Le sinistre touche surtout les colons et épargne les indigènes qui vivent sous la tente ou dans des habitations légères. C'est à Blida

9 AOM, 14 H 13, « Rapports périodiques », août 1866.

10 *Ibid.*, septembre 1866.

11 *Ibid.*, juin 1867.

que les dégâts sont le plus sensibles. À 7 h 15 du matin, une première secousse ébranle les habitations. À 9 h 30, deux nouvelles secousses, plus violentes que la précédente, achèvent de disloquer la ville. Les Blidéens se sont réfugiés à la campagne. Or, pour comble de malchance, c'est précisément ce jour-là que survient l'un des rares épisodes pluvieux de l'année. À la tombée de la nuit, ceux qui le peuvent rentrent chez eux trempés, mais deux secousses, les plus violentes de toutes, les jettent de nouveau dans les champs. On ignore le nombre exact de victimes. Dans son livre *La Colonisation de la Mitidja*, Julien Franc parle de plusieurs centaines de morts¹².

Encore est-ce peu de chose au regard de l'épidémie de choléra dont les premiers cas éclatent en juin. Ce sont les indigènes qui lui payent son plus lourd tribut. Témoin oculaire des années terribles, l'abbé Burzet en a laissé un témoignage bouleversant : « sur les routes, dans les fossés, on rencontrait ces malheureux gisant et déjà transformés en cadavres. La tête cachée sous le capuchon de leur burnous, laissant rarement échapper un soupir, un gémissement, ils s'agitaient par secousses convulsives. Leurs compatriotes passaient, détournaient leur regard et les laissaient à leur triste sort en proférant un *mectoub* (c'était écrit) »¹³.

Dans son livre de souvenirs publié en 1885, *Promenade dans le Sahara*, Charles Lagarde écrit : « Le choléra étendait ses ravages autour de Blida. Des villages français, dont le tremblement de terre avait fait des monceaux de ruines, étaient décimés. Les troupes campaient dans la montagne. À l'Arba, on me montra toutes les maisons, et dans chacune, la veille, il était mort quelqu'un. Mais tout cela n'était rien auprès de la mortalité des Arabes. La famine commençait à s'en mêler. Les vagabonds parcouraient la plaine, vivant de figues de Barbarie, et mouraient le long des chemins. La plupart restaient sans sépulture ».

À Goléa, le choléra tue 60 personnes en trois jours parmi les Européens. L'abbé Burzet donne du phénomène une curieuse explication. À l'occasion de la fête patronale du 15 septembre, on avait arrosé la piste de danse sans se soucier des sauterelles qu'on y avait enfouies l'année précédente. De la terre échauffée par les ardeurs du soleil se dégagèrent des miasmes mortels qui, l'agitation des pas de danse aidant, enveloppèrent les danseurs¹⁴.

La mortalité cholérique est impressionnante, surtout chez les indigènes. À Biskra, dès le 29 juillet, on enregistre 80 à 120 décès quotidiens pour une population de 5000 âmes. En septembre, une trentaine d'individus des tribus de l'Oued Riou succombe chaque jour. « On a vu, écrit l'abbé Burzet, des

¹² Julien Franc, *La Colonisation de la Mitidja*, Paris, 1928, p. 540-541.

¹³ Abbé Bellarmin Vincent Burzet, *Histoire des désastres de l'Algérie, 1866-1868*, Alger, 1869, p. 63-64.

¹⁴ *Ibid.*, p. 59-60.

tribus entières s'éteindre ». D'après ses observations, Burzet estime qu'un Arabe algérien sur dix est mort du choléra, soit 250 000, et, selon le quotidien *Akhbar* du 11 juin 1868, ce chiffre serait de 217 000 pour les seuls mois d'été. Or, c'est précisément à la fin de l'été que la famine entre dans sa phase critique.

DE LA DISETTE À LA FAMINE

90 D'un point de vue agricole, 1867 n'est pas meilleure que 1866 et les paysans indigènes en sont réduits aux derniers expédients. Les quelques grains conservés pour la semence sont consommés, les rares paysans qui avaient des économies en retirent quelques jours supplémentaires de répit, et, détail curieux, on voit circuler des millésimes remontant à la Restauration et au Premier Empire. Les femmes qui possédaient des bijoux les vendent à vil prix. Des spéculateurs écument les marchés et s'en donnent à cœur joie. L'opération s'appelle l'« écrêtage ». Le curé de Sainte-Barbe du Tlélat, Jacquemaire, écrit à l'évêque d'Oran le 19 mars 1868 : « Depuis deux mois, les Arabes qui ne se sont point encore livrés à la mendicité viennent vendre les bracelets, boucles d'oreilles et épingles, le plus bel ornement que possède la femme arabe, tous en or ou en argent. On ne leur paye pas la moitié de leur valeur, mais comme leurs besoins sont grands, ils acceptent ce qu'on leur offre »¹⁵.

Des femmes qui, quelques semaines auparavant, n'osaient pas regarder un homme dans les yeux, en sont réduites à prostituer leur petite fille. Quant au bétail, il a succombé ou, faute de fourrage, a été vendu à vil prix aux spéculateurs capables de l'engraisser pour le revendre avec de bons bénéfices. C'est donc tout un peuple de paysans, d'éleveurs et de pasteurs qui est condamné à la famine et à la mort. Le *rapport périodique sur la province d'Oran* du 1^{er} mai 1868 indique qu'en 1867 et 1868 les indigènes ont perdu 34 % de leurs chameaux, 53 % de leurs chèvres, 59 % de leurs moutons et 60 % de leurs bœufs¹⁶. En têtes de bétail, le bilan est impressionnant :

Années	Chameaux	Bœufs	Moutons	Chèvres
1867	42 777	241 777	2 220 148	792 926
1868	28 050	82 378	909 495	365 305
Pertes	14 727	159 399	1 310 653	427 621
Pertes en %	34 %	66 %	59 %	53 %

15 Archives de l'évêque d'Oran, citée par Djilali Sari, *Le Désastre démographique de 1866-1867 en Algérie*, Alger, 1982, p. 279.

16 AOM, 14 H 13, « Rapport sur la province d'Oran du 1^{er} mai 1868 ».

Quant à la belle race chevaline qui faisait la richesse de l'Algérie, elle sort anéantie de l'épreuve. Telle tribu, qui comptait il y a un an plus de cent cavaliers, n'en a plus que cinq, et la plupart des caïds doivent faire leurs courses à pied¹⁷.

La presse se fait l'écho d'indicibles souffrances mais par bribes et sous forme d'entrefilets insérés dans les pages intérieures. Le plus souvent, on se contente de reprendre certaines informations de gazettes spécialisées (*Progrès religieux*), ou locales (*Courrier de Mostaganem*, *Courrier de Tlemcen*). L'historien ne peut que s'effacer derrière l'horreur des témoignages. On lit dans *l'Écho d'Oran* du 31 mars 1868 : « La situation affreuse des Arabes dépasse toutes les limites de l'imagination. Dans les centres comme Oran, Sidi-Bel-Abbès, Mascara, on ramasse journallement des cadavres par dix, vingt, trente. Je ne vous parle que de ma paroisse, mais c'est partout la même chose. Et que se passe-t-il plus loin de ces centres ? Partout on trouve dans les broussailles, dans les palmiers, des cadavres à moitié dévorés par les chacals et les hyènes (D'après le *Progrès religieux*) ».

Le récit de l'abbé Burzet est émaillé de témoignages identiques : « Depuis le commencement de l'hiver, écrivait le curé de Marengo à Mgr l'archevêque d'Alger, ma paroisse est assaillie par des bandes de mendiants indigènes qui errent sur la place et dans les rues et rôdent autour des maisons, demandant du pain. La plupart de ces malheureux sont desséchés et n'ont littéralement que la peau sur les os. Ils n'ont pour toute nourriture que l'herbe des champs, les racines de palmiers nains et les chardons. J'ai vu, plus d'une fois, des groupes d'hommes et de femmes armés de bâtons défendre les fossés de la route contre un troupeau de bœufs pour s'emparer des [cadavres de] maures dont ces animaux faisaient leur pâture »¹⁸. Burzet signale un peu plus loin : « Chaque jour on relevait sur les chemins, dans les champs, et jusque dans l'intérieur des villes et des villages, les cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants morts de faim. À Mascara, le 3 décembre, on relevait dix cadavres d'indigènes morts de faim. Le 3, 14 ; le 5, 23. Tous ces morts gisaient dans des trous, au fond des ravins, sur les chemins, dans les ruisseaux même, et aussi dans un lieu que l'on appelle le Marabout de Sidi-Bouran, espèce de nécropole, tombe anticipée, où se traînaient et s'entassaient tous ceux qui sentaient leur fin approcher »¹⁹.

Dans un paysage lunaire, des bandes de faméliques errent à l'aventure, comme des troupeaux égarés, et broutent l'herbe rare. Après avoir fouillé le sol à la recherche de racines de féculents, après s'être nourri de mauves et de tubercules souvent mortellement dangereuses, on s'arrache les détritres jetés sur des tas de

17 Duval et Warnier, *Bureaux arabes et colons*, Paris, 1869, p. 57.

18 Abbé Burzet, *op. cit.*, p. 77.

19 *Ibid.*, p. 86.

fumier et on dispute aux chacals la chair des morts. Tenaillé par la soif, on s'abreuve à l'eau putride des mares. En vain le nourrisson presse-t-il le sein de sa mère. Il n'est pas rare que le voyageur rencontre sur sa route des enfants abandonnés gisant au milieu de cadavres, dont ceux de leurs parents. Faute de bras, les corps restent sans sépulture. Il faut faire procéder aux inhumations par corvées.

Après avoir régressé vers l'animalité en se nourrissant d'herbes et de racines, certains de ces fantômes sombrent dans la dernière expression de la dégénérescence morale en cherchant une ultime ressource dans l'anthropophagie. Les routes sont jonchées de cadavres dépecés. Des mères dévorent leurs enfants morts. Combien d'assassinats n'auront pas d'autres mobiles que le cannibalisme. Un témoin raconte : « Des Arabes passèrent en cour d'assises pour avoir vendu, dans un marché public, de la chair humaine. On découvrit la marmite où se confectionnait l'horrible nourriture. Ces affamés, condamnés à mort, ne subirent pas leur peine. La faim dont ils avaient souffert, les horribles aliments dont ils s'étaient repus pour l'apaiser, les tuèrent en prison plus sûrement que la guillotine. On se souvient encore des fantômes, hâves, décharnés, se soutenant à peine qui parurent à l'audience »²⁰.

Le colon Villacrose raconte dans ses *Mémoires* que des parents égorgèrent leurs enfants, mangèrent leur chair rôtie sur la braise et salèrent le reste qu'ils entassèrent dans des peaux de bouc²¹. L'abbé Burzet parle d'un Arabe de 16 ans qui, devant le conseil de guerre, avoua avoir fouillé une tombe fraîchement couverte qu'un chacal avait déjà visitée et dont il avait retiré les restes d'un enfant. Après avoir fait rôtir le foie et le cœur, il dépeçait la cuisse lorsqu'il fut arrêté. Dans un gourbi, on découvrit même dans un panier des mains, des pieds, et « trois têtes d'enfants flambées comme les Arabes flambent les têtes de moutons »²².

LA LONGUE MARCHE DE LA FAIM

Au cours de l'automne 1867, des bandes d'affamés se mettent en marche dans toute l'Algérie. Cette terrifiante migration ne semble pas seulement obéir au désir de trouver un peu de nourriture. Elle est aussi dictée par cet instinct qui pousse le moribond à fuir le lieu de sa mort. En haillons, pieds nus, les femmes chargées de leurs petits enfants accroupis sur leur dos, ils vont un peu au hasard et, l'hiver venu, affrontent la neige des hauts plateaux. La nuit, ils se couchent sur la terre nue, roulés dans leurs burnous, sous une pluie parfois torrentielle, trempés jusqu'aux os.

20 Anonyme, « Idée de femme sur l'Algérie », *Nouvelle Revue*, 1892, p. 158.

21 A. Villacrose, *Vingt ans en Algérie*, op. cit., p. 253.

22 Abbé Burzet, op. cit., p. 94.

Vers le mois de février 1868 ces hordes investissent la périphérie des villes et des villages du Sahel, occupant les maisons en ruines ou les grottes dans l'attente de détritrus. C'est avec effroi que les citadins, qui n'avaient à ce jour perçu que de lointains échos de la famine, les voient surgir. Le curé de Marengo écrit à l'archevêque d'Alger : « Ma paroisse est assaillie par des bandes de mendiants indigènes qui errent sur la place et dans les rues et rôdent autour des maisons, demandant du pain. Ces malheureux sont desséchés et n'ont que la peau sur les os. Ils n'ont, pour toute nourriture, que l'herbe des champs, les racines de palmiers nains et les chardons »²³.

L'abbé Burzet les voit « grouiller » sur les places publiques, « encombrer » les rues, « envahir » les villages, « inonder » les campagnes. « Ces infortunés aux yeux caves, aux membres décharnés, enveloppés dans les derniers lambeaux de leurs guenilles d'où s'exhalait une odeur nauséabonde, commençaient à devenir compromettants non seulement pour la sécurité mais aussi pour la santé publique ». En effet, le typhus achève les ravages de la faim et on doit faire appel à l'armée pour protéger les récoltes qui, en 1868, s'avèrent bien meilleures. Elle prend ensuite, nous dit Burzet, « des mesures énergiques pour débarrasser les Européens de cette invasion qui menaçait de devenir de plus en plus dangereuse ». Ces pantelantes dépouilles encore animées d'un dernier souffle sont alors « ramassées », « organisées en convois » et « reconduites dans leurs tribus respectives ». « À Mostaganem, poursuit Burzet, la totalité des mendiants indigènes renvoyés [en quatre jours] de la ville s'était élevée au chiffre énorme de 1270 hommes, femmes ou enfants »²⁴. Il faut avoir été le témoin oculaire de cette tragédie pour dire l'indicible :

Ils tenaient un espace de plusieurs kilomètres, allant par groupes, hommes, femmes, enfants, à moitié nus, se traînant plutôt qu'ils ne marchaient, n'apportant avec eux aucun paquet, aucune harde, aucun ustensile. C'était plus que la misère, c'était l'abêtissement. [...] Nous n'avons pas entendu de mots ; pas plus d'expressions de douleur que d'expressions de joie ; chez tous, le morne silence.

Nous étions plusieurs ; nous leur avons jeté toutes les menues pièces de monnaie que nous avions dans nos poches ; ils les ramassaient sans même regarder d'où elles venaient, sans nous adresser un regard ni un remerciement. Pas un, parmi cette foule, qui ait fait un pas de plus pour suivre nos voitures dans l'espoir d'obtenir davantage. J'avais un morceau de pain ; je l'ai jeté en même temps que quelques pièces de 50 centimes : ceux qui étaient à portée se sont jetés de préférence sur le petit morceau de pain. Quelques-uns avaient de mauvaises

²³ *Ibid.*, p. 77.

²⁴ *Ibid.*, p. 83.

pioches, elles paraissaient confiées aux mains les moins épuisées, qui s'en servaient pour arracher des racines de palmier que tous dévorèrent avidement. Une malheureuse mère portait dans ses bras, l'étreignant comme pour le réchauffer, son enfant mort, probablement faute d'un morceau de pain, et auquel elle n'avait pas même pu donner une goutte d'eau à son agonie, car pas un dans ce groupe n'avait un récipient qui put contenir un verre.

Nous sommes repassés trois heures plus tard. L'étape qu'ils avaient parcourue n'était pas longue. Ils étaient divisés en plus de vingt campements, sur un espace de trois à quatre kilomètres.

Nous avions avec nous un jeune homme de quatorze ans; ce spectacle l'avait tellement navré qu'il en fut malade²⁵.

Mais, à mesure qu'ils sont expulsés, d'autres gueux prennent la relève. Dans certaines régions, comme celles de Mascara ou de Mostaganem, on aménage des dépôts de mendicité. Le gouverneur militaire souligne à ce propos: « J'espère que l'on évitera ainsi le spectacle des gens mourant de faim et les erreurs dans la distribution des secours »²⁶. Des faméliques sont aussi recueillis par des ecclésiastiques. Jacquemaire, curé de Sainte-Barbe du Tlélat, donne asile dans son « hangar » à une quarantaine d'Arabes, petits enfants de deux à sept ans pour la plupart et tous presque nus au cœur de l'hiver. « Il y en a, écrit-il, qui ne pèsent pas dix livres. Ils tombent par terre pour rien, ils se contusionnent, ils n'ont plus de sang »²⁷.

En effet, rien de plus atroce que « le spectacle de gens mourant de faim ». Au terme d'une longue agonie, la mort survient par « cachexie famélique ». En 1945, les alliés qui libèrent les camps de concentration se virent confrontés à cette affection toujours aggravée par l'ingestion soudaine de nourriture chez des individus qui n'ont rien assimilé depuis plusieurs mois. De la cachexie famélique algérienne, le D^r J. Perrier a laissé une description bouleversante²⁸.

Cette « entérite de la misère » a pour origine l'ingestion de substances peu riches et mêmes vénéneuses: baies de genévrier, chardons, palmiers nains, mauves, bourrache, ombellifères, tubercules de l'arum. Elle se traduit par des lésions intestinales graves et des flux sanguinolents qui, conjugués avec les morsures du froid, lamentent l'organisme. Dans la forme d'inanition la plus simple, les tissus

²⁵ *Ibid.*, p. 84.

²⁶ AOM, 14 H 13, « Rapport de novembre 1867 ».

²⁷ Cité par Djilali Sari, *op. cit.*, p. 277.

²⁸ D^r J. Perrier, « Effet de la misère et du typhus dans la province d'Alger en 1868 », *Recueil de mémoires de médecine clinique et de pharmacie militaire*, Paris, 1869, t. XXII, p. 449-520. Djilali Sari, *op. cit.*, p. 269-271.

graisseux et les muscles se mettent à fondre, le visage se creuse, les lèvres tirillées ne peuvent plus recouvrir la mâchoire et les dents découvertes donnent à la physionomie un aspect sinistre. La peau est jaunâtre, terreuse, parfois marbrée de lignes violacées. La voix devient inaudible. Mais les affamés conservent le plus souvent leur intelligence et la faculté de se mouvoir. Ils peuvent faire de longues courses et passer subitement de vie à trépas sans que rien ne le laisse présager une minute auparavant. Les victimes de l'inanition survivent longtemps au détriment de leur propre substance. « La plupart de ceux, qui arrivaient au dépôt de mendicité, note un témoin, étaient atteints d'affections intestinales, mais plusieurs d'entre eux conservaient encore l'apparence de la santé. Puis, en peu de temps, ils commençaient à dépérir avec une rapidité effrayante, comme si le nouveau régime auquel ils étaient soumis leur eût été fatal ». Tel est bien le cas, hélas ! La nourriture fournie de façon irrationnelle à des affamés dont l'organisme a perdu toute capacité d'assimilation accélère l'agonie dans des circonstances relatées par le D^r Périer : « La survie durait une ou deux semaines. Appétit, soif intense. Le ventre était la seule partie douloureuse. Sept à huit selles jaunâtres en 24 heures. Les malades affirmaient n'avoir jamais connu de pareils symptômes avant leur arrivée. Puis, il perdaient toute force, restaient immobiles, le ventre se rétractait, la peau se desséchait et la mort survenait silencieusement, sans agonie, sans que les voisins du malade s'en aperçussent, sans que le malade eût un instant perdu ses facultés intellectuelles ». Pour comble d'ignominie, ces atrocités se déroulent sur fond de typhus.

LE TYPHUS

Le typhus, encore appelé « fièvre des camps » ou « fièvre pétéchiiale », était la maladie de la misère et de la promiscuité par excellence. À l'inverse de la plupart des maladies épidémiques, elle sévissait en hiver, à l'époque où les familles, entassées dans de minuscules gourbis, se transforment en bouillons de culture. En 1863, une petite endémie affecta les communautés israélites de Constantine qui vivaient dans des conditions d'hygiène déplorables. En 1867, des foyers apparaissent en Kabylie mais le fléau reste localisé jusqu'au moment où, à l'automne 1867, la famine lui offre un exceptionnel terrain de diffusion.

Dans les villes, où l'épidémie se propage à partir du mois de février 1868, la chasse aux pestiférés se fait impitoyable bien qu'il soit interdit de parler de « typhus » dans la presse. Les dépôts de mendicité surpeuplés deviennent de redoutables foyers de contagion. Les miséreux installés aux Tagarins, rue Salluste, en plein cœur d'Alger, sont aussitôt transférés à Fort-Lempereur et à l'hôpital du Dey où plusieurs décès d'infirmiers sont enregistrés. L'émotion est alors à son comble et une féroce campagne de presse aboutit à l'exclusion des faméliques

hors des murs de la ville, dans des camps de tentes ou des baraquements²⁹. À Oran, la municipalité décide la création d'un dépôt de mendicité à Saint-André de Mers-el-Kebir, lui aussi réputé foyer de typhus, en dépit des furieuses dénégations du vicomte Garbé, maire d'Oran. 2027 indigènes y transitent entre le 2 décembre 1867 et le 2 avril 1868, date de sa fermeture. 293 d'entre eux y mourront de cachexie famélique ou du typhus. Il aura fallu la mort de son directeur, le D^r de Jollin, pour que le problème éclatât au grand jour.

Le 26 mars, au cours de ses obsèques, son ami, le D^r Bourillon, médecin aide-major au 2^e chasseur d'Afrique, prononce un hommage funèbre en forme de réquisitoire contre la municipalité, qui nie la réalité du fléau, et contre ce milieu pestilentiel qui a coûté la vie au défunt : « Il est mort au champ d'honneur, le cinquième depuis quatre mois dans la province d'Oran seulement ». Dès le lendemain, 27 mars, le vicomte Garbé, maire d'Oran, publie dans *l'Écho d'Oran* une protestation indignée :

96

Une invitation aux obsèques du D^r de Jollin, insérée dans votre dernier numéro, qualifie le dépôt de mendicité de milieu pestilentiel [...]. En vérité, aucune maladie épidémique ou contagieuse n'a existé dans le Dépôt de mendicité et la santé générale y a toujours été aussi bonne que le comportait une pareille agglomération d'individus admis dans l'état que chacun sait [...]

Je me fais un devoir d'ajouter que ce résultat relativement satisfaisant est dû surtout à la direction intelligente et dévouée donnée à toutes les parties du service hygiénique et médical par le regrettable [regretté] Docteur de Jollin dont toutes les demandes ont été suivies à la lettre par l'Administration du Dépôt. C'est un hommage que je voulais rendre plus solennellement hier à sa mémoire et, si j'ai dû renoncer à prendre la parole sur la tombe, c'est que l'inqualifiable discours qui y a été prononcé me faisait obligation de me retirer aussitôt.

Et pour donner plus de poids à ses convictions, le vicomte Garbé décide d'aller visiter le dépôt incriminé accompagné de plusieurs notabilités oranaises. L'expérience est concluante : tous, sauf un, contractèrent le typhus et en moururent. Le 11 avril, *l'Écho d'Oran* rendit compte des « funérailles de M. le Vicomte Garbé, Chevalier de la Légion d'Honneur, Maire d'Oran, décédé à l'Hôpital militaire, le 7 avril à 6 heures du soir, des suites d'une maladie contractée dans ses visites au Dépôt de mendicité indigène de Mers-el-Kebir »³⁰.

Cependant, le typhus se répand à Oran où il fait 2743 morts sur une population de 35 000 habitants. L'administration n'en persiste pas moins

29 Ministère de la Guerre, *L'Œuvre du Service de Santé militaire en Algérie (1830-1930)*, Paris, 1931, p. 261-266.

30 D^r Gustave Sandras, *Histoire des hôpitaux d'Oran*, Oran, 1910, p. 361 sqq.

dans son incroyable cécité. Officiellement, il n'y a ni famine ni typhus. Le Journal algérois *Solidarité* est suspendu et cesse de paraître pour avoir annoncé que 80 000 arabes en étaient morts. En France, *Le Parlementaire*, qui parle de 100 000 décès typhiques, est condamné à une amende de 100 000 francs or. Quant au *Journal Officiel*, il prétend qu'il n'y a plus lieu d'accorder de secours, « les causes ayant disparu ». Ce à quoi *La Lanterne* de Rochefort répondra : « L'Officiel se trompe, ce ne sont pas les causes, ce sont les Arabes qui ont disparu ». Or, la réalité dépasse tout ce que l'on peut alors imaginer.

UN BILAN HORRIFIQUE

En 1866, le recensement officiel de toute la population algérienne, indigènes et Européens confondus, donnait un total de 2 931 000 habitants. Les résultats du recensement de 1872 tombent comme un couperet : 2 125 000. Famine, maladies et révolte kabyle ont coûté à l'Algérie un déficit de plus de 800 000 vies (28 % de la population). Officiellement, la famine, le choléra et le typhus des « années terribles » (1866-1868) ont fait 500 000 victimes. Ce qui inspire à Edmond About cet atroce constat : « Encore deux mauvaises années et cet élément poétique qui tient beaucoup de place et fait beaucoup de bruit aura débarrassé l'Algérie ». Et nombreux sont ceux qui, l'espace d'un instant, estiment, exemple des Indiens d'Amérique à l'appui, que le choc de deux civilisations doit tôt ou tard se traduire par l'extinction de la population la moins développée matériellement.

Les estimations partielles de l'abbé Burzet laissent entrevoir l'ampleur de la catastrophe démographique au plan local. Pour la seule commune de Mascara, du mois d'octobre au mois de mai 1868, on dénombre, selon les chiffres officiels, 2 540 Arabes morts de faim. 1 353 à Relizane et 1 853 à Mostaganem pour la même période. Ces trois localités, qui ne représentent que le trentième de la population de la province d'Oran, donnent le chiffre officiel de 5 746 décès. À l'échelle de la province, l'estimation fournie par Burzet de 160 000 Arabes morts de faim n'a donc rien de fantaisiste.

À Miliana, dans la province d'Alger, 1207 faméliques étrangers à la commune décèdent entre octobre 1867 et avril 1868. À Orléansville, 400 individus venus des zones sinistrées meurent en janvier et février 1868. À l'extérieur de la ville, précise Burzet, « on ne les compte plus ». Dans la même subdivision, un caïd qui comptait 35 000 administrés avant le désastre n'en compte plus que 21 000 après³¹.

31 Abbé Burzet, *op. cit.*, p. 87.

Ce n'est donc pas sans de bonnes raisons que l'historien Djilali Sari avance le chiffre d'un million de victimes en se basant sur les lacunes de l'état civil dont il a confronté les données avec d'autres sources statistiques (bulletins d'inhumation). De ce point de vue, l'exemple du Sig (arrondissement d'Oran) est éloquent. Les actes de décès d'inconnus concernent des cadavres recueillis en différents points de la localité : place publique, marché, cafés, maisons et hangars de colons. En 1866, on dénombre 87 décès, chiffre porté à 201, en 1867 (+ 131 %), et à 1040 en 1868 (+ 417 %). En ne tenant compte que des 842 décès identifiés, les pertes représentent 41 % de la population en 1867 et 1868. Or, selon Sari, ici comme ailleurs, la mortalité des enfants et des femmes échappe le plus souvent à la déclaration. Sur la base de cette estimation, il est donc logique d'admettre que l'arrondissement d'Oran a perdu la moitié de ses habitants, soit 8 000 personnes³². Pareille hécatombe soulève l'écrasant problème d'une éventuelle responsabilité des colons et de l'administration coloniale.

98

CHARITÉ MAL ORDONNÉE

Premier constat : durant cette sinistre période, aucun Européen n'est mort de faim même si les colons n'ont pas été épargnés par le choléra et le typhus. Protégés contre la famine, ont-ils fait un effort pour venir au secours des indigènes ? La réponse est accablante. À l'exception d'une éphémère campagne de souscriptions au moment de l'invasion de sauterelles, aucun mouvement caritatif d'envergure n'a jamais vu le jour. Tout au plus peut-on citer quelques élans individuels de charité en manière d'images d'Épinal. Le colon Villacrose recueille un enfant à la mamelle. « Je l'ai élevé », écrit-il dans ses *Mémoires*. « Je suis récompensé, j'ai le contentement de moi-même d'abord, et le petit Amar, grand garçon de dix ans, aime aujourd'hui son parrain ; car j'en ai fait un chrétien d'abord et j'espère bien en faire un homme »³³. L'abbé Burzet signale quelques actes de charité individuelle : « À Constantine, une pauvre femme tenait sur ses genoux deux enfants qu'elle voulait allaiter, en vain. Une Française, mère elle aussi, mue par un sentiment touchant, prit successivement chacun des deux enfants et les allaite de son propre sein [...] À Oran, un enfant expirait sur le sein de sa mère. À sa demande, les sous pleuvaient, mais trop tard pour son enfant »³⁴.

L'absence de solidarité des colons est si profonde qu'ils refusent le plus souvent d'avancer à crédit les grains nécessaires à la semence. On peut lire dans un

32 Djilali Sari, *op. cit.*, p. 104-105.

33 A. Villacrose, *op. cit.*, p. 254.

34 Abbé Burzet, *op. cit.*, p. 77.

rapport du 30 juin 1868 « Les indigènes ont peu ensemencé en céréales en raison de l'impossibilité d'acheter la semence avec leurs propres ressources et au refus formel des négociants d'Oran de leur en vendre à crédit. Il est donc hors de doute qu'ils ne récolteront pas le tiers des céréales qui leur sont nécessaires. À tous les points de vue, l'avenir de la population indigène se présente sous les plus mauvaises couleurs »³⁵. On observe la même attitude chez les colons du Constantinois qui refusent toute avance en grains, même en échange de la moitié des futures récoltes³⁶. En fait, ils ne se font d'illusions ni sur les récoltes ni sur l'espérance de vie de leurs créanciers.

Parfois, loin d'être secourus, les agonisants sont rudoyés. Dans une lettre du 7 février 1868, le Curé du Tlélat écrit à l'évêque d'Oran : « Les hommes et les femmes d'une trentaine d'années sont les plus rebutés de tous. On leur donne des coups s'ils mendient et on les brusque en les renvoyant au travail qu'on ne leur donne pas »³⁷. Le bon ecclésiastique voudrait bien les employer à la réfection d'un chemin, à raison de 50 centimes par jour prélevés sur les deniers de la paroisse, mais il se heurte à l'opposition du maire qui prétend n'avoir reçu « aucun ordre du préfet ».

Il existe d'ailleurs un discours visant à culpabiliser l'Arabe, seul responsable de ses malheurs. Le D^r Maurin parle de « la différence profonde qui existe entre l'Européen laborieux, instruit, soucieux du lendemain et de la prospérité de sa famille, et l'indigène fataliste, qui oscille entre l'extrême misère et le mirage d'un luxe oriental, produit de la rapine et du servage, voué aux caprices des saisons, à l'imprévoyance et à l'ignorance... »³⁸. Un observateur écrit dans la *Revue des deux mondes* : « Il ne manque pas de gens pour soutenir qu'il est puénil de fonder un espoir sur les Arabes, que cette race est paresseuse et contemplative et demeurera toujours inerte. Des colons, tout en s'apitoyant sur la misère, ont considéré la mortalité des Arabes comme un fait inévitable et l'ont envisagée sans effroi comme un symptôme de prochaine disparition »³⁹.

En définitive, on peut seulement rendre hommage aux membres du clergé qui, seuls parmi les Européens, n'ont pas ménagé leurs efforts pour soulager les faméliques, ouvrant grand les portes des couvents, installant des hospices partout où cela était possible, sollicitant à tout moment le soutien des pouvoirs publics. C'est sous le patronage de l'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, qu'est fondée la société de patronage des Attafs qui viendra au secours de 4 000

35 AOM, 14 H 25, « Enquêtes agricoles ».

36 AOM, 14 H 36, « Affaire Abadie ».

37 Cité par Djilali Sari, *op. cit.*, p. 277.

38 D^r Amédée Maurin, *Le Typhus des Arabes. Epidémie de 1868*, Paris, 1872, p. 8.

39 Arsène Vacherot, « L'Algérie sous l'Empire. Les indigènes et la colonisation », *Revue des deux Mondes*, 1869, t. II, fasc. 1, p. 182.

orphelins. 625 seront encore à la charge de l'État en 1875, date à laquelle une somme de 75 000 francs leur sera allouée pour la création de deux villages dans la vallée du Chélif les Attafs et Sainte-Monique. Plusieurs d'entre eux se convertiront au christianisme et recevront des noms de baptême choisis avec un tact exquis : Abal ben Mohamed (Tranquille), Khedidja bent Moussa (Eulalie), Kheira bent Bar'Dadi (Gertrude), Aliia bent Mohamed (Pépétue), Saada bent Abd-el-Kader (Zoé), Zehra bent Ali (7osaphate). Des Mohamed ou des Fatima s'appelleront Modeste, Philomène, Géronimo, Ursule, Marie Nativité, etc.⁴⁰.

Si, ecclésiastiques mis à part, les Européens se sont montrés d'une déplorable tiédeur caritative, les Arabes ont respecté à la lettre l'un des cinq piliers de l'Islam qui leur enjoint de faire la charité. Dans le *Rapport périodique sur la province d'Oran* du 1^{er} mai 1868, on peut lire : « Dans le but de soulager ces misères, la charité des indigènes, convenablement stimulée, remplit des silos et provoque des *touizas* (distributions) destinés aux pauvres »⁴¹. Ou encore : « Il a été fait appel à la charité des chefs indigènes dont certains ont donné de beaux exemples (rapport du 30 septembre 1866) ».

Dans son *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie* (Alger, 1890), Louis Rinn, qui fut longtemps directeur des affaires indigènes au gouvernement général, écrit : « Les familles aristocratiques [indigènes] se montrèrent à la hauteur de la situation ; elles qui ne semblaient occupées qu'à s'enrichir aux dépens des petits, ouvrirent leurs greniers et leurs silos. Elles parurent n'avoir épargné que pour prodiguer aux heures d'infortune publique ». C'est ainsi que le bachagha Mokrani contracta en faveur des miséreux un emprunt de 35 000 francs avec la garantie du gouverneur général, le maréchal de Mac Mahon. En dépit de belles promesses, cet argent ne lui sera jamais remboursé. On connaît la suite.

LA FRANCE RESPONSABLE ?

Pour plusieurs historiens, la responsabilité de la France et de la colonisation est écrasante dans l'hécatombe des années terribles⁴². En 1870, l'*Enquête agricole* du comte de Hon semble déjà aller dans le même sens. Il est vrai, comme le signale Djilali Sari, que l'Algérie était, dès 1864, minée par la répression du soulèvement de 1864. Le bétail avait été englouti dans les réquisitions. « C'est avec leurs bêtes de somme que nous avons fait la campagne », écrivait le chef du bureau arabe de Médéa. 22 000 têtes avaient été réquisitionnées. Nombre de ces animaux, et leurs propriétaires eux-mêmes, étaient morts en cours de route,

40 AOM, L53, c : « problèmes de colonisation ».

41 AOM, 14 H 13.

42 Notamment Djilali Sari, et Annie Rey-Goldzeiger, *Le Royaume arabe*, Alger, 1977, 317 p.

laissant femmes et enfants à l'abandon. Par la suite, les réquisitions s'étaient poursuivies deux ans durant et une amende de 6 millions avait été imposée aux régions rebelles déjà dévastées par les sauterelles. Ainsi s'expliquent les ventes de bétail et de céréales de 1865 qui, au moment crucial, feront si cruellement défaut aux paysans affamés⁴³.

À quoi s'ajoute l'incroyable inconscience des gouverneurs militaires incapables de sentir la gravité de la situation alors que le sirocco et les sauterelles exercent déjà leurs ravages. On trouve, dans leurs *Rapports périodiques*⁴⁴, des remarques atterrantes :

1^{er} août 1866 : « La situation politique du Tell continue à être des plus satisfaisantes. Partout les travaux de la moisson se poursuivent sans relâche. La récolte, qui a eu à souffrir à la fois de la sécheresse et des sauterelles, sera généralement médiocre et nulle en plusieurs endroits ».

10 septembre 1866 : « Malgré la cherté des céréales et la misère qui règne sur certains points, la tranquillité publique n'a subi aucune atteinte exceptionnelle ».

Novembre 1866 : « Les labours s'effectuent dans des conditions précaires en raison de la sécheresse et des sauterelles. Presque partout les semences font défaut. En dépit de la misère qui envahit de plus en plus les populations indigènes de la région du Tell, l'ordre public se maintient convenablement ». Suit un long exposé sur les relations avec les tribus limitrophes du Maroc et les insoumis de Figuig.

Octobre 1867 : « Le calme le plus complet n'a cessé de régner et, en présence des épreuves qui traversent les populations, les préoccupations politiques n'ont aucune place dans les esprits. Le choléra touche Mascara et Bel Abbés ».

En février 1867, la presque totalité du rapport du gouverneur de la province d'Oran est consacrée à l'arrestation du petit bandit Bou-Zid, de Mascara ! C'est seulement en fin de document qu'il est fait allusion à la famine : « À part deux ou trois points où les cultures sont dans des conditions assez bonnes, la récolte est partout compromise. Ce fâcheux état de chose, dû à une sécheresse inaccoutumée, accroît en tous lieux la misère... ».

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les secours en semences, qui ne sont pas toujours inexistantes, soient distribués en dépit du bon sens et que l'administration donne d'une main ce qu'elle retire de l'autre.

En juin 1867, le gouverneur de la province d'Oran signale que « la population ne met actuellement ses espérances que dans les prêts de grains annoncés par Votre Excellence et dans l'éventualité de pluies précoces ». Mais il ajoute un

43 Djlali Sari, *op. cit.*, p. 201-204 et le conte de Hon, p. 265.

44 AOM, 14 H 13.

peu plus loin : « Le calme le plus grand a régné dans toutes les tribus du Tell où l'impôt Zekkat [en nature] a été recouvré sans difficulté ».

Le rapport d'octobre 1867 nous apprend que, dans toutes les subdivisions de la province, la livraison des semences prêtées aux indigènes se poursuit avec activité. Le fait est confirmé par le colon Villacrose : « Les silos étaient vides, dit-il. L'administration distribua des grains, fit ensemençer des champs gratuitement ». Mais les effets de la mesure sont limités en raison de la rapacité des prêteurs : « J'ai connu, poursuit-il, des gens qui n'ont pas craint de vendre à cinq cents pour cent d'intérêt des grains avariés pour semences et dont la moitié au moins ne devait pas germer. Demandez à l'agent de l'administration qui, à cette époque, faisait fonction de notaire à Dellys, combien de billets à ordre et pour quelle somme il en a été établi »⁴⁵. En fait, les prêteurs ne seront jamais remboursés, la plupart de leurs créanciers étant morts de faim. Quant à la garantie de l'État, elle ne vaudra pas trois sous après la débâcle de l'Empire.

102

Et cependant, comme le souligne Djilali Sari, l'abondance règne en certains points du territoire. On peut lire dans *l'Écho d'Oran* du 24 mars 1868 : « Partout on trouve dans les broussailles des cadavres à moitié dévorés par les chacals et les hyènes. Et, chose qui serre le cœur, les vivres ne manquent pas : les boutiques des boulangers sont parfaitement garnies⁴⁶ et les malheureux meurent de faim devant, faute d'avoir de quoi manger ». Enfin, en 1868, l'Algérie exporte vers la France 33 540 tonnes de blé et 24 000 tonnes d'orge.

En définitive, selon Annie Rey-Goldzeiguer et Djilali Sari, la responsabilité de la famine incomberait à la destruction « par pans entiers » des structures traditionnelles du pays.

Ces faits sont incontestables mais la responsabilité de la puissance coloniale est peut-être moins engagée qu'il n'y paraît, quand bien même s'est-elle avérée incapable d'atténuer, et encore moins de juguler le fléau. Cette crise est une crise d'envergure nord-africaine. Sécheresse, sauterelles et typhus dévastent l'Afrique du Nord du Maroc à la Tripolitaine. Pour mesurer l'exacte responsabilité de la France, il faudrait avoir une idée de la mortalité au Maroc et en Tunisie, qui ne sont pas sous sa tutelle. Or, faute de statistiques étrangères, la France, seule, se retrouve devant l'histoire au banc des accusés. Quelques données fragmentaires laissent pourtant entrevoir une situation peu brillante au Maroc où des cas d'anthropophagie sont signalés alors que le prix du quintal de blé s'élève, en 1866, à 40 francs à Fez (contre 30 dans la province d'Oran).

Des phénomènes identiques ont d'ailleurs existé dans le passé. Dans l'Antiquité, Saint-Augustin évoque une invasion de sauterelles suivie d'une

45 A. Villacrose, *op. cit.*, p. 256.

46 En majuscule dans le texte.

« peste » qui, dans la seule province de Numidie, aurait fait 800 000 morts. En 1779, le diplomate Louis de Chénier parle d'une multitude de paysans qui, au Maroc, mouraient de faim, de parents qui vendaient leurs enfants et de « femmes et d'enfants courant derrière des chameaux pour rechercher dans leurs excréments les grains d'orge qui n'auraient pas été digérés »⁴⁷. Enfin, l'absence de moyens de transports explique en partie l'impossibilité de ravitailler l'intérieur du pays, grand réservoir de faméliques, en grains et en semences, et la nécessité de recourir, sur place, à des colons véreux. Paul Bourde, conseiller de Jules Ferry pour les questions coloniales, qui, en 1892, accompagnera une caravane parlementaire, y voyagera à dos de mulet et, lors de la disette de 1921, on souffrira encore de la faim dans certaines régions d'Algérie alors que des tonnes de grains pourrissent dans le Sersou. Ainsi s'explique, en 1868, l'exportation vers la France de milliers de tonnes de grains autrement condamnés à l'avarie. En 1867, année de pénurie, pas un gramme de farine n'avait été exporté. Mais les récoltes de 1868 étant satisfaisantes, on ne meurt plus de faim mais des suites de la famine (cachexie famélique et typhus). D'où l'incroyable décalage entre les boulangeries bien garnies et les malheureux qui, dans les dépôts de mendicité, achèvent leur agonie. Enfin, la frange côtière, seule, est affectée par l'effondrement d'une économie traditionnelle et l'avènement d'une économie de marché. La révolution économique ne gagnera l'intérieur du pays qu'après 1880.

Le seul message d'espérance qui se dégage de ces années sombres nous vient de la reprise démographique qui, en peu d'années, pulvérisera les prévisions de tous ceux qui avaient prophétisé l'extinction des Arabes d'Algérie. En 1886, le pays comptera 3 817 000 habitants, 5 158 000 en 1906, plus de six millions en 1926... Dans une population confrontée à une immense détresse physiologique, à une espérance de vie très limitée, d'infimes améliorations peuvent expliquer d'importantes poussées démographiques. Certes, durant la période coloniale, les indigènes ne sortiront jamais de la misère et végèteront toujours dans des conditions d'hygiène déplorables. Mais la diffusion de la vaccine antivariolique, l'extension du réseau de chemin de fer, la disparition des famines auxquelles succèdent des disettes meurtrières, certes, mais non exterminatrices, suffisent à expliquer cette reprise démographique. Et puis, la démographie obéit parfois à des lois qui nous échappent. N'est-ce pas en 1942, au cœur des années noires, que se dessinent en France les prémices du baby-boom ?

47 Cité par Chatelin et Bonneuil, *Les Sciences hors d'Occident au XX^e siècle*, Paris, OSTRUM, 1995, p. 93-105.

TABLE DES MATIÈRES

Pour Jean-Pierre Bardet Pierre Chaunu	7
Jean-Pierre Bardet et l'administration de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Christian Philip	11
Notre collègue et ami : Jean-Pierre Bardet Jean-Pierre Poussou	13
Jean-Pierre Bardet, directeur de thèse Fabrice Boudjaaba & Marion Trevisi	19
Les enquêtes de Démographie historique de Jean-Pierre Bardet Cyril Grange & Jacques Renard	23
Curriculum vitae.....	29
Bibliographie succincte.....	31

PREMIÈRE PARTIE

DÉMOGRAPHIE ET DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE

Trop de stratégie ? Transmission, démographie et migration dans la Normandie rurale du début du XIX ^e siècle (Bayeux, Domfront, Douvres, Livarot) Gérard Béaur	37
Les jumeaux : étude historique et démographique à partir d'un exemple régional (XVII ^e -XIX ^e siècles) Alain Bideau, Guy Brunet	55
Johann Peter Süssmilch et la naissance de la démographie en Prusse Dominique Bourel	67
Le nouvel avenir d'un ancien : le graphique triangulaire Philippe Cibois	73
Une crise démographique en Algérie au XIX ^e siècle Pierre Darmon	83
Matrones, chirurgiens et sages-femmes en lyonnais aux XVII ^e et XVIII ^e siècles Jean-Pierre Gutton	105

	Fécondité et mortalité des Indiens de Californie Steve Hackel.....	121
	La Famille en Pologne aux XVI ^e -XVIII ^e siècles. Essai de caractérisation des structures démographiques et sociales Césary Kuklo.....	137
	Morphologie des migrations au XX ^e siècle Hervé Le Bras	159
	Introduction à la Démographie Historique maltaise. Une vue générale des sources et des documents conservés dans les archives Simon Merciecca.....	183
	La minorité catholique dans la Rome protestante. Contribution à l'histoire démographique de Genève dans la première moitié du XIX ^e siècle Michel Oris & Olivier Perroux.....	201
1072	Impact de la mortalité sur la structure familiale. Exemple du sud de l'allier au XIX ^e siècle Daniel Paul.....	227
	La mesure de la mobilité géographique Jacques Renard	241
	La reconstitution des familles en Amérique latine David Robichaux.....	259
	Les délais de baptême dans une paroisse de l'Uzège au XVIII ^e siècle Marc Venard.....	279

DEUXIÈME PARTIE
FAMILLES, ENFANTS ET SOCIÉTÉ

	Les enfants de Port-Royal : le destin des enfants nés et abandonnés à la Maternité de Paris dans la première moitié du XIX ^e siècle Scarlett Beauvalet-Boutouyrie.....	291
	Une famille comme les autres ? Louis XIV et les siens Lucien Bély.....	309
	Les premiers enfants sauvages Yves-Marie Bercé.....	325
	La prénomination en Russie au XVIII ^e siècle Alain Blum, Irina Troitskaia & Alexandre Avdeev.....	337

Familles monoparentales et recomposées : veuvage et remariage au Creusot (1836-1866) Patrice Bourdelais & Michel Demonet	359
Une famille de maîtres de forges catholiques de la région lyonnaise : les Prénat (XIX ^e -XX ^e siècle) Serge Chassagne	369
La vie familiale des premiers industriels britanniques François Crouzet	385
Les filles uniques héritières Gérard Delille	405
Familles nombreuses et engagement religieux (XVII ^e -XVIII ^e siècles) Dominique Dinot	421
Hygiène, santé, mortalité dans les chantiers de jeunesse de la Seconde guerre mondiale Olivier Faron	433
Comment, en Europe, transmettre les biens de famille aux enfants ? Antoinette Fauve-Chamoux	445
1938. L'inceste et la guerre. Mariage entre alliés dans la ligne directe Jean-Marie Gouesse	457
La mobilisation symbolique de la parenté à travers le témoignage au mariage civil : Samois-sur-Seine (Seine-et-Marne) au XIX ^e siècle Vincent Gourdon	469
La photo de l'éclipse de 1912 – Itinéraires croisés de trois familles de la bourgeoisie juive parisienne : les Hadamard, les Bruhl et les Zadoc-Kahn Cyril Grange	497
L'hérédité dans les familles parlementaires comtoises, XVI ^e -XVII ^e siècles, et les baux à <i>custodi nos</i> , XVIII ^e siècle Maurice Gresset	543
L'école de l'Hôpital des Enfants malades sous la Monarchie de Juillet Muriel Jeorger	555
Écritures privées et démographie chez les marchands et notaires de Florence et Bologne, XV ^e siècle Christiane Klapisch-Zuber	569
Les enfants dévorés par les loups dans la France moderne (1590-1820) Jean-Marc Moriceau	585

« Tous parents ou presque », endogamie, parenté et alliances dans un village alpin : Sarreyer Alfred Perrenoud.....	595
L'histoire méconnue d'un couple royal Louis XVI et Marie-Antoinette Jean-Pierre Poussou.....	617
Familles et systèmes de parenté à Salvador de Bahia au XIX ^e siècle Katia de Queiros Mattoso.....	639
L'assistance aux enfants à Paris, XVI ^e -XVIII ^e siècles Isabelle Robin-Romero	651
Marion Trevisi	651
Le journal d'un père pendant la première guerre mondiale Catherine Rollet.....	683
« Père et mère honoreras » : quelques commentaires catholiques du quatrième commandement au XVI ^e siècle Alain Tallon.....	699
Ego-documents et réseaux familiaux : l'exemple de la famille Ricard sous le règne de Louis XV Agnès Walch.....	713

TROISIÈME PARTIE

COMPORTEMENTS

Deux regards catholiques sur les premières guerres de religion à Rouen Philip Benedict.....	729
Apprendre au large et entre soi : la formation des négociants rouennais autour de 1600 Jacques Bottin	741
La fieffe normande : cycle de vie et usages d'une spécificité du droit coutumier de la propriété à la fin de l'Ancien Régime Fabrice Boudjaaba.....	757
La question du millénarisme et « l'esprit du capitalisme » Denis Crouzet.....	777
La parole au villageois les apports imprévus d'un manuscrit Anne Fillon.....	807
Le philanthrope, la Vendée et la Révolution : Jean-Gabriel Gallot (1744-1794) Alain Gérard.....	815

Les sépultures des Valois et des Bourbons Pierre Gouhier	841
La création du premier hebdomadaire – 1605 Jean-Pierre Kintz	857
Éducation de prince sous Louis XIV le Grand dauphin François Lebrun	871
L'Espagne, les Espagnols et la Bretagne au XVI ^e siècle Jean-Paul Le Flem	879
Le servage, talon d'Achille de l'autocratie russe ? Un sujet à controverse dans les années 1740 à 1760 Francine-Dominique Liechtenhan	885
Parenté et mentalités d'après les sources criminelles Michel Nassiet	905
Une chasse aux faux-sorciers à la fin du règne de Louis XIV Claude Quétel	927
L'identité bourgeoise en milieu urbain à travers les demandes d'exemptions de la garde à Amiens au XVIII ^e siècle François-Joseph Ruggiu	985
La famille, la retraite et la magistrature française post-révolutionnaire David G. Troyansky	1011
La naissance de la « rude coutume » du bonnet vert à la fin du XVI ^e siècle Denise Turrel	1023
Le marché des exploitations agricoles ou la mécanique socio-démographique à la campagne aux XVI ^e et XVII ^e siècles : le cas polonais Andrzej Wyczanski	1037
La valeur du travail sous l'Ancien Régime. Coutumes et pratique Anne Zink	1043
Un audit rétrospectif : l'analyse du budget des galères de France entre 1669 et 1716 André Zysberg	1063
Table des matières	1071

